

# Les animaux dans les contes gbaya

République centrafricaine

**Paulette Roulon-Doko**

Les populations qui se reconnaissent sous le nom de Gbaya occupent un territoire situé pour les quatre cinquièmes à l'ouest de la République centrafricaine et pour le dernier cinquième au centre-est du Cameroun. Les Gbaya kara sont le groupe numériquement le plus important (160000 locuteurs) dont les Gbaya 'bodoe, chez qui je travaille depuis 1970, font partie. Ils forment un groupe homogène d'environ 5000 personnes réparties en une quarantaine de villages au sud-ouest de Bouar, en République centrafricaine (cf. fig. 1).

Les contes sont des paroles de nuit qu'il est interdit de dire pendant la journée. Par contre tout le monde, homme, femme ou enfant, peut dire des contes. Il n'y a pas de spécialistes. J'ai recueilli le corpus sur lequel repose cette étude entre 1970 et 1993, principalement au village de Ndongué, au cœur du pays 'bodoe. Il représente 143 thèmes, soit plus de 300 contes. Traditionnellement, on ne discute pas d'un conte, on ne l'explique pas, on ne le décortique pas, on l'écoute seulement, puis on va se coucher, car ce voyage dans l'imaginaire ne peut être qu'une invitation au rêve. Pour les Gbaya, les contes ne sont ni des mensonges, ni des récits relatifs au passé, ils nous introduisent seulement dans un monde imaginaire qui a une logique bien différente de celle de la vie ordinaire : c'est l'univers où les symboles développent leurs possibles.

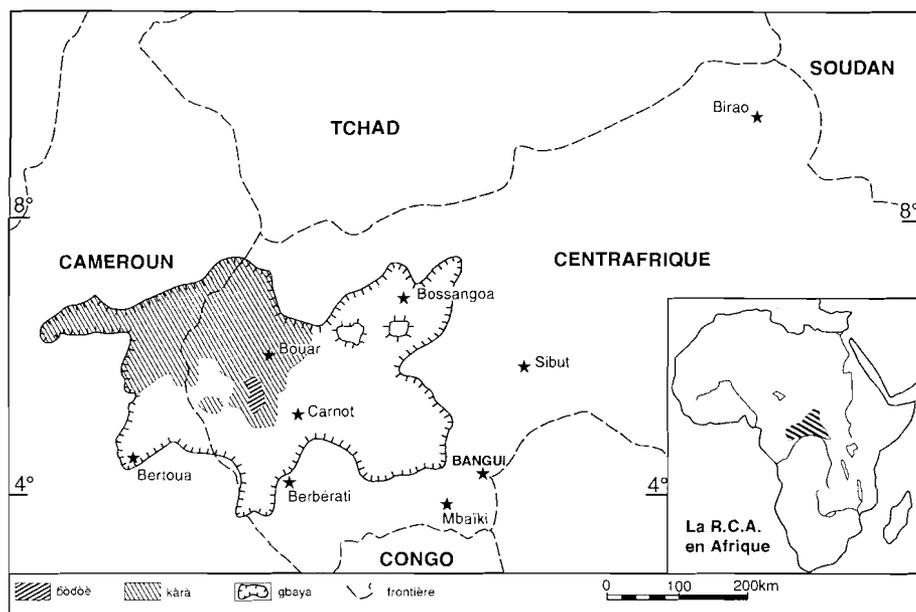


Figure 1  
Localisation des groupes gbaya.

Comme dans la plupart des contes d'Afrique Centrale, les contes gbaya mettent en scène des animaux<sup>1</sup> qui sont humanisés et représentent des caractères humains. Se situant sur la marge sud de l'aire Méga-Tchad, certains animaux bien attestés dans les contes de cultures plus au nord, tels le pélican, la hyène, le corbeau, le hérisson chez les Tupuri ou le dytique chez les Mafa sont totalement absents des contes gbaya, même si, comme la hyène, ils sont connus des locuteurs. Cependant, le rôle des personnages animaux est comparable dans tous ces contes et l'exploitation proposée du corpus gbaya est exemplaire du statut des personnages animaux dans toute cette aire.

<sup>1</sup> Les autres personnages des contes gbaya sont des humains et des dieux-démons. Le personnage de Wanto, héros civilisateur des contes gbaya, est un personnage complexe qui, mêlant un homme – tantôt enfant, tantôt adulte, marié et père de famille –, un dieu et aussi un animal – l'araignée –, ne sera pas étudié ici.

## Le choix des animaux mis en scène dans les contes

Ils sont présents dans plus de la moitié des contes de mon corpus (74 contes sur 143, soit 51,7 %). Les Gbaya organisent le monde animal en deux grands ensembles, les « vertébrés » *sàdî* et les « invertébrés » *kókódó-mò*, aucun terme ne désignant globalement l'animal. Ces deux ensembles qui regroupent 528 espèces distinguées et nommées sont organisés en sous-groupes comme l'indique le tableau ci-après.

<i>sàdî</i> « vertébrés »		<i>kókódó-mò</i> « invertébrés »	
<b>A</b>	<i>sàdî stricto sensu</i> 107	1	[iules et mille-pattes] 7
1	<i>ngáá-náŋá</i> « pieds durs » 25	2	[scorpions et perce-oreille] 6
2	<i>bókónám</i> « pieds mous » 25	3	<i>dòè</i> « termites » 17
3	<i>dàwà</i> « singes » 10	4	<i>dòk</i> « chenilles, larves » 79
4	<i>ndùù</i> ou <i>zòè</i> « rats » 21	5	<i>kálé</i> « coléoptères » 27
5	[écureuils + galago] 9	6	<i>dóyà</i> « sauterelles » 30
6	[lézards, crocodile, pangolin] 12	7	[grillons, cigales, cicadelles] 8
7	<i>táná</i> « tortues » 2	8	<i>ngóló</i> « punaises » 11
8	[batraciens] 3	9	[fourmis] 13
<b>B</b>	<i>gòk</i> « rampants » 34 (serpents + ver de terre)	10	[araignées] 3
<b>C</b>	<i>ndê</i> « aériens » 111 (oiseaux + chauve-souris)	11	[mouches et guêpes] 25
<b>D</b>	<i>zòrò</i> « aquatiques » 36 (poissons, crabes, crevettes)	12	[parasites de l'homme] 10
		13	[isolés*] 4
Total	288		240

(\*) Ce sont les « papillons » *mbéléwélé*, les « libellules » *zémzéré* les « escargots » *kùè* et les « sangsues » *làbàn*.

### Tableau 1

Le classement des animaux selon les Gbaya.

Les contes ne mettent en scène que moins de 15 % d'entre eux (78 animaux recensés). Les vertébrés y sont cinq fois plus représentés que les invertébrés, puisqu'on en dénombre 65 pour les premiers contre seulement 13 pour les seconds. Ces derniers, pour la plupart, n'interviennent qu'une fois (11 cas) et deux fois pour deux d'entre eux. De la même façon, un peu plus de deux tiers des vertébrés présents dans les contes n'y interviennent qu'une ou deux fois, et ce sont seulement vingt-et-un d'entre eux qui y jouent un rôle plus de trois fois.

Dans tous les cas, le nom de l'animal mis en scène permet de l'identifier comme un représentant de l'espèce ainsi désignée, il ne joue en aucun cas le rôle d'un nom propre<sup>2</sup>. D'ailleurs quelques animaux ont un nom propre dans le conte où ils apparaissent, qui les individualise en les identifiant à une situation unique, celle du conte en question. Quatre cas sont attestés dans le corpus :

Nom propre	Espèce	Individu défini
ḅḅḅḅḅḅḅḅ	aigle	le jeune fils indiscipliné de l'aigle
nĩngá-wèsé	engoulevent	le neveu utérin sauvé in extremis
yààlèmbè	tourterelle	la fille sacrifiée à la pluie
kpáá-dĩná	fourmi sp.	le fils respectueux des volontés de sa mère

La première chose que manifeste la présence d'un personnage animal est donc le choix d'une espèce caractérisée par un trait physique ou un comportement culturellement significatif qui va être exploité dans le récit. Sans en dresser une liste complète, je retiendrai quelques exemples illustratifs. La présentation des différents prétendants refusés par la « jeune fille dans la caverne » permet, du fait qu'il s'agit de personnages animaux, de pointer sur la base du consensus culturel le trait physique qui est ici déprécié : le céphalophe roux a le corps « roux-brillant » zèè, le céphalophe gris, l'aulacode et la mangouste ont le poil « foncé » tũũ, le guib a le corps « moucheté » kpũũjũjũũ, le buffle est « trop gros et roussâtre » bèrèr, le potamochère a le nez « retroussé » vâ à ã et des dents « très longues<sup>3</sup> » kãã, la civette a,

<sup>2</sup> Le nom propre des personnages de contes a une valeur identificatrice qui peut être souvent exprimée par l'équation : un nom propre, un seul individu et un conte unique, cf. Roulon, 1989.

<sup>3</sup> Trait qu'il partage avec le phacochère dont les dents servent à fabriquer les pointes de flèches ou de sagaies des animaux chasseurs dans un autre conte.

comme la panthère, le corps « tacheté » ñùrèñj et le babouin a, lui, les fesses « rouge vif » vè è. Les auxiliaires animaux parviennent à sauver leurs compagnons du péril qui les menace en se comportant comme ils le font dans le monde naturel : le crapaud les cache sous le tas d'ordures, le longicorne nàà-kór-ngómbá perfore la poutre du toit pour les mettre à l'abri et l'oryctérope creuse un tunnel pour leur permettre de s'échapper. Le conte bien sûr ne s'embarrasse pas de véracité ou de crédibilité dans l'exploitation des aptitudes retenues, ils les utilise au mieux des besoins du récit.

Une autre donnée à prendre compte est la façon dont les Gbaya conçoivent le rapport entre les hommes et les animaux qui vivent en brousse. Cette dernière ne constitue pas une nature dangereuse ou menaçante, elle est la propriété des ancêtres des villageois, leur « grand village<sup>4</sup> » gbàyé. Les ancêtres y vivent disposant des bêtes sauvages comme les hommes disposent des animaux domestiques au village. Ils veillent aux intérêts de leurs descendants, plaçant du gibier dans leurs pièges, leur évitant les dangers de la chasse, etc. à condition bien sûr que ceux-ci respectent les normes sociales et les honorent régulièrement. L'ensemble du sol sur lequel vivent les hommes est donc conçu comme le terroir des hommes – morts ou vivants –, tandis que les dieux et démons occupent le ciel, au-delà de la voûte céleste, ou les profondeurs de la terre. Les animaux des contes ne sont donc jamais les représentants d'un monde non-humain, rôle qui est réservé aux dieux et démons ; ils y jouent toujours un rôle d'humains.

Sur le plan linguistique cette humanisation des personnages animaux est marquée formellement par l'utilisation du pluralisateur ʔó appliqué à un seul individu qui marque que l'on s'adresse à quelqu'un qu'on vouvoie et que je rends en français par « monsieur ou madame », tels ʔó bàngò « Monsieur le gros poisson », ʔó nám « Monsieur le buffle », ʔó fòrò « Monsieur l'éléphant ». Pour les désigner en tant que groupe c'est le terme béí « personne, gens » qui est utilisé, ainsi le singe déclare que « personne ne mangera par terre » béí fét bé kà ɲóñ nè mbóǎǎ-nù ná (personne/tous/*Inac* + pouvoir être//alors/*Inac* + manger/en/sol/pas). Enfin tous ces personnages vivent le plus souvent en famille et utilisent entre eux les termes de parenté. La

<sup>4</sup> À ce propos cf. Roulon-Doko, 1996.

jeune fille enlevée par un démon est heureuse de saluer l'arrivée de « sa famille » ?ó nàm kóm (les/famille/de + moi) en l'occurrence une mouche, un crapaud, un longicorne et un milan noir qui l'appellent tous « leur sœur » bókápá wà (sœur + *D*<sup>5</sup>/eux), et le chien apprend que « son beau-père est mort » ?ó fõr tòyó fêá (*Politesse*/beau-père + *D*/chien/*Acc* + mourir).

Les animaux des contes participent à diverses activités sociales. La situation de mariage manifestée par le travail du gendre<sup>6</sup> est la plus fréquemment attestée (18 contes), viennent ensuite diverses activités : la chasse (2 contes), le piégeage, la culture des champs et la récolte de termites (1 conte chacun). Le partage d'un repas (2 contes) et la participation à une fête de mort (2 contes) sont également bien attestés. Enfin sept contes sont des récits qui expliquent l'origine de la dispersion de tel ou tel type d'animaux, le plus souvent pour en faire des gibiers à la disposition des hommes, car aux temps mythiques les animaux vivaient groupés par espèces dans des villages qu'on nommait de ce fait simplement « le village des serpents », « le village des aulacodes », etc.

## Quelques exemples des représentations animales dans les contes

Je ne mentionnerai ici que quelques exemples significatifs de l'usage que font les Gbaya de leurs connaissances sur le monde animal et la façon dont ils l'adaptent dans un conte, ne retenant que les traits typiques susceptibles de véhiculer dans ce contexte une valeur symbolique.

Je traiterai tout d'abord des céphalophes, ourébis et guibs qui constituent selon les Gbaya une famille car ils « mangent ensemble » et

<sup>5</sup> Il s'agit d'une marque de détermination tonale.

<sup>6</sup> À ce propos cf. Roulon-Doko, 1994.

participent à une hiérarchie selon leur intelligence, mesurée à l'aune de leur aptitude à déjouer le chasseur. Les Gbaya distinguent ainsi les « malins » ʔó háyái qui sont, selon un degré décroissant d'intelligence, le céphalophe gris, puis le céphalophe roux et enfin le céphalophe couronné ; les « idiots » ʔó ngbélái que sont le guib, l'ourébi et le cob de Buffon ; et enfin un groupe au comportement imprévisible tantôt malin, tantôt idiot, à savoir le céphalophe à dos jaune, le cob onctueux et les animaux domestiques, le cabri, l'âne et le cheval. Dans les contes, le « céphalophe gris <sup>7</sup> » tǎdǎ est un symbole d'intelligence et de prudence. Il réussit là où le céphalophe roux et le céphalophe couronné moins malins que lui et *a fortiori* le guib idiot échouent. Il ruse et gagne le plus souvent, mais il préfère fuir en cas d'affrontement direct ou devant un danger qu'il ne peut apprécier.

La « panthère <sup>8</sup> » gǔa, selon les Gbaya, un goût pour le sang du gibier qui la rend incapable de résister à ses pulsions, lui retire toute réflexion et la laisse comme envoûtée. C'est ainsi que pour attraper une panthère qui rôdait aux abords du village on préparait le piège suivant : après avoir suspendu un cabri qu'elle avait précédemment blessé, à une branche d'un grand arbre en bordure du village, on disposait en dessous des sagaies plantées pointes en l'air. On pouvait être sûr que la panthère obnubilée par cette proie facile ne manquerait pas de sauter pour l'atteindre, s'empalant par contre coup sur les pointes des sagaies. Ce type d'envoûtement qui la rend bête est comparable à celui qu'éprouve, dit-on, tout sorcier avide de sang. Dans les contes où la panthère est de loin l'animal le plus représenté, c'est ce comportement qui est retenu. Elle y symbolise, en dépit de sa force et de sa férocité, la bêtise.

L'« écureuil de terre <sup>9</sup> » kóé est pourvu d'une paire de testicules que les Gbaya jugent d'une taille démesurée par rapport à la taille globale de cet animal. Ils expliquent ce phénomène en considérant l'écureuil fouisseur comme porteur chronique d'une hernie inguinale. Cette maladie qui frappe l'homme est d'ailleurs nommée kóé, littéralement

<sup>7</sup> *Cephalophus monticola*, Céphalophinés, ARTIODACTYLES.

<sup>8</sup> *Panthera pardus*, Félidés, CARNIVORES, est indifféremment appelée en français « panthère » ou « léopard ».

<sup>9</sup> *Xerus erythropus*, Scuridés, RONGEURS, également appelé en français « écureuil fouisseur ».

« l'écureuil ». Dans le conte où il est le rival du lion, il sait mettre à profit son « infirmité » et la transformer en un atout pour tromper le lion et lui ravir l'épouse qu'il convoitait.

L'intelligence dans ses diverses composantes se distribue, dans le corpus gbaya, entre plusieurs animaux, au lieu de se concentrer sur un seul animal comme c'est souvent le cas en Afrique occidentale :

- le céphalophe gris et, dans une moindre mesure, l'écureuil de terre manifestent une intelligence associée à la prudence ;
- le rat de Gambie symbolise le sens de l'à-propos, c'est-à-dire une intelligence de circonstance ;
- le lièvre symbolise la réflexion et la ruse réussie. Dans les contes il est l'allié des hommes pour leur permettre d'avoir les animaux comme gibier. De fait dans la vie courante, pendant la période des chasses, le lièvre est appelé le « chef du village » et peut contaminer le chasseur qui le tue à l'instar du très gros gibier<sup>10</sup> ;
- la tortue symbolise l'intelligence de l'adulte battant aisément par la ruse les individus faciles à berner (l'éléphant, le potamochère, les singes, la panthère). Par contre, lorsqu'elle se mesure à Wanto<sup>11</sup>, elle perd ou gagne selon les cas.

Ces différents personnages représentent à tour de rôle selon les contes une facette de l'intelligence conçue par les Gbaya comme une aptitude à utiliser au mieux la ruse, car pour être intelligent il faut nécessairement être malin. Ils n'entrent jamais en concurrence les uns avec les autres dans un même conte et c'est toujours aux dépens d'autres personnages animaux qu'ils symbolisent, chacun à leur tour, une forme d'intelligence.

<sup>10</sup> Le fait de tuer un très gros gibier rend le chasseur partiellement sourd et aveugle, lui interdisant de chasser à nouveau tant qu'il n'aura pas pratiqué le rituel de décontamination qui lui permettra de redevenir lui-même. Le fait, pour un jeune garçon qui n'a pas encore tué d'autre premier gibier, de tuer un lièvre le rend inapte à toute chasse jusqu'à ce qu'il pratique ce même rite de décontamination. À ce propos cf. Roulon-Doko, 1998 : 214-215.

<sup>11</sup> Rappelons que Wanto est un personnage complexe qui combine l'intelligence de l'adulte et l'intelligence de l'enfant, cette dernière le poussant toujours à essayer ce qu'il ne connaît pas encore. Cf. Roulon et Doko, 1988.

## Conclusion

Sans négliger les valeurs étiologiques portées par certains contes, les personnages animaux des contes gbaya deviennent des emblèmes symboliques de traits ou de comportements déjà constatés dans la vie courante, mais qui acquièrent dans le monde imaginaire des contes une valeur exemplaire. Tandis que dans d'autres cultures, l'intelligence qui se manifeste par la ruse<sup>12</sup> est le plus souvent attribuée à un seul personnage qui, lorsqu'il s'agit d'un personnage animal, pourra être le lièvre comme chez les Birom du Nigeria, l'écureuil comme chez les Tupuri et les Mafa du Cameroun, l'araignée chez les Ashanti de Guinée. Dans la tradition orale gbaya, cette intelligence est distribuée sur plusieurs animaux qui interviennent à tour de rôle, comme c'est également le cas chez les Nzakara de Centrafrique où l'on retrouve le lièvre, l'écureuil mais aussi la tortue et l'antilope naine<sup>13</sup>. Cette multiplicité des personnages rusés est tout à fait originale et semble souligner cette partie d'Afrique centrale comme une aire de pluralités culturelles. Par ailleurs, le traitement des animaux en tant que personnages de conte se comportant comme les humains est un trait commun à la plupart des traditions orales du bassin du lac Tchad alors que les animaux sauvages présents dans les contes de l'ouest africain y représentent, surtout lorsqu'ils sont confrontés à des personnages humains, le monde de la nature dont les règles sont totalement différentes de celles du monde humain.

---

<sup>12</sup> Cette ruse est souvent assortie de multiples défauts et ce personnage est souvent appelé le Décepteur.

<sup>13</sup> *Sylvicapria grimmia*, qui joue un rôle comparable au céphalophe gris des contes gbaya.

## Bibliographie

- BOUQUIAUX L., 1970 —  
*Textes Birom avec traduction et commentaires*, Bibliothèque de la faculté de Philosophie et Lettres de l'université de Liège, Paris, Les Belles Lettres, 394 p.
- KLEDA S., 1991 —  
*La sorcière et son fils, Contes toupouri du Cameroun*, La légende des Mondes, Paris, L'Harmattan, 176 p.
- KOSACK G., 1997 —  
*Contes animaux du pays mafa*, Paris, Karthala, 162 p.
- RETEL-LAURENTIN A., 1986 —  
*Contes du pays nzakara (Centrafrique)*, Paris, Karthala, 310 p.
- ROULON Paulette, 1977 —  
*Wanto et l'origine des choses... contes d'origine et autres contes gbaya kara*, Paris, Cifl-Edicef, collection Fleuve et flamme bilingue, 142 p.
- 1984 —  
 « Le conte gbaya, une mémoire collective », In Grund F. (éd.), *Conteurs du monde*, Paris, Maisons des Cultures du monde : 109-116.
- 1989 —  
 « Le nom propre dans les contes gbaya'bodoe ». In Görög-Karady V. (éd.), *D'un conte... à l'autre (La variabilité dans la littérature orale)*, Paris, Maisons des cultures du monde : 145-155.
- ROULON P., DOKO R., 1982 —  
 « Un pays de conteurs », *Cahiers de Littérature Orale*, n° 11 : 123-134,
- 1987 —  
 « Entre la vie et la mort : la parole des oiseaux », *Journal de la Société des Africanistes – Les voix de la paroles* –, t. 57, fasc. 1-2 : 175-206.
- 1988 —  
 « L'enfant crapule (l'enfant dans les contes gbaya'bodoe de Centrafrique) ». In V. Görög-Karady, U. Baumgardt (eds), *L'enfant dans les contes africains*, Paris, Cifl-Edicef : 171-189.
- ROULON-DOKO P., 1994 —  
 « La visite aux beaux-parents ou l'itinéraire obligatoire pour se marier ». In Görög-Karady V. (éd.), *Le mariage dans les contes africains*, Paris, Karthala : 175-206.
- 1996 —  
*Conception de l'espace et du temps chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan, 256 p.
- 1997 —  
*Parlons gbaya*, Paris, L'Harmattan, 267 p.
- 1998 —  
*Chasse, cueillette et culture chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan, 540 p.